

du jeune homme auprès de Gabrielle, au bal, avaient fait le reste.

Mais la rencontre de l'escalier avait éclairé la jeune fille.—Que je suis folle ! s'était-elle dit. Je pensais à lui, et, après tout, je ne le connais pas. Il me connaît encore bien moins. Il m'a adressé quelques mots aimables, mais il en a dit sans doute autant à chacune de ses danseuses. Allons, n'y pensons plus, et soyons bien gaie pour distraire cette pauvre marraine qui est souffrante.

Il arriva que cette pauvre marraine était elle-même si gaie, que les bonnes résolutions de Gabrielle se trouverent toutes déconcertées. La marquise, à cent lieues de se figurer l'état d'esprit de sa filleule, alla, dans sa joie, jusqu'à laisser échapper quelques petites allusions qui troublèrent fort la pauvre enfant.

Celle-ci, heureusement, avait une contenance. Elle tenait entre ses mains un grand ouvrage de tapisserie qu'avait entrepris madame de Saint-Villiers, mais dont il était convenu que Gabrielle ferait le travail au petit point.—Mes pauvres yeux, disait la marquise, ne sont plus assez jeunes pour cela ; je broderai le fond et la guirlande, et je vous laisserai, mignonne, le berger et ses moutons, qui sont plutôt votre affaire que la mienne.

Gabrielle n'aimait pas beaucoup le travail à l'aiguille ; elle lui préférait la musique ou les livres, et, à la campagne, les exercices en plein air, le soin de ses fleurs, les longues courses à travers champs. Sa marraine, du reste, ne l'ignorait pas. Mais madame de Saint-Villiers était de la vieille école : elle trouvait ridicule qu'une femme étudiât longtemps hors de la maison ; elle serait revenue avec plaisir au temps où les grandes dames filaient de leurs belles mains. Aussi ne perlait-elle pas l'occasion de donner à ce sujet quelque leçon à sa filleule. Elle avait toujours l'air cependant de lui demander un service, sachant bien que de cette façon le travail semblerait facile à la jeune fille.

L'après-midi dont il s'agit Gabrielle avança énormément le pouf de sa marraine ; ce fut la marquise qui, surprise de son ardeur, dut enfin lui enlever l'ouvrage des mains.

—Je n'oserai plus vous demander de travailler pour moi, dit la vieille dame en la grondant doucement.

Si vous gâtiez vos beaux yeux, je ne me le pardonnerai jamais. Voyez un peu, ils sont déjà tout rouges ! Où avais-je donc la tête pour vous laisser vous acharner ainsi après cette tapisserie.

Bon ! répondit Gabrielle en riant, ils sont verts, ce sont des yeux de chat. Et puis, ils ne sont pas fatigués du tout, c'est parce que je les ai frottés.

Le fait est que les yeux de Gabrielle étaient très rouges.

Laissez donc, dit sa marraine en l'embrassant, ces grands yeux-là feront bien des choses pour lesquelles ils ne demanderont même pas votre permission.... Et ce sera bien fait, puisque vous les traitez si mal.

Gabrielle courut au piano et joua pendant un moment. Puis elle revint s'asseoir sur un tabouret auprès de la chaise longue de sa marraine. On causa, et la jeune fille oubliant pour tout de bon ses petits chagrins en écoutant la marquise. Celle-ci avait beaucoup d'esprit, beaucoup de cœur, elle avait vécu très longtemps : sa conversation ne pouvait manquer d'être charmante. Mais elle avait aussi une foule de préjugés et des vues étroites, qui nuisaient à l'éducation exclusive qu'elle avait reçue. Gabrielle, qui était née avec un esprit juste et large, éprouvait parfois des étonnements profonds en entendant la

vieille marquise prononcer sans appel, sur les hommes comme sur les choses, des jugements pleins de partialité. Elle ne protestait que par son silence, car elle se défiait de sa propre jeunesse et de son inexpérience, de plus, elle aimait tendrement sa marraine et elle eut craint de la blesser. Mais, après une heure passée ainsi, elle restait rêveuse pour des jours. Le double milieu si contradictoire dans lequel elle avait été élevée devait donner beaucoup à réfléchir à cette enfant intelligente. Ce qu'il y a de particulier, c'est que des deux côtés elle ne voyait que des extrêmes : pas de terrain neutre sur lequel elle pût s'arrêter se reposer un moment. Au faubourg Saint-Germain, elle trouvait chez madame de Saint-Villiers les défauts comme les qualités de l'ancienne noblesse poussés à l'exagération : orgueil de la race et du nom, mépris du travail, prétentions à tous les privilèges, mais aussi honneur, délicatesse, générosité : ceci surtout dominant jusqu'à être mis à la place même de la justice. Retournant dans sa famille, elle y rencontrait le règne de l'argent, mais aussi le culte du travail ; plus de logique et moins d'orgueil, mais une immense vanité.

Pour le moment, toujours assise sur son petit tabouret, elle prêtait l'oreille d'un air grave à une histoire du temps de Charles X, que lui racontait sa marraine. Le récit de cette histoire devait avoir une conséquence fâcheuse, et voici comment :

Aussi longtemps que Gabrielle avait brodé, fait de la musique ou causé, il lui avait été relativement facile de tenir certaine promesse qu'elle s'était faite en entrant, à savoir qu'elle ne leverait pas les yeux sur un portrait suspendu en face de la cheminée, et qu'elle se reprochait d'avoir déjà regardé trop souvent. Tout avait bien été jusqu'au moment où madame de Saint-Villiers commença cette malencontreuse histoire du temps de Charles X. Elle était si longue, cette histoire ! Gabrielle croyait même ne pas l'entendre pour la première fois. Oui, à la description de certain cavalier, elle se rappelait fort bien l'avoir écoutée auparavant.

—C'était le plus bel homme de la cour, disait la marquise, grand, bien fait, un visage noble et plein d'expression, des yeux....

Gabrielle leva les siens vers le portrait.

Vraiment, il aurait mieux valu qu'elle le regardât au commencement de l'après-midi, lorsqu'il était en pleine lumière : maintenant, à travers ce demi-jour qui tombait des lourds rideaux et qui l'idéalisait, il était cent fois dangereux. Gabrielle le sentit à l'émotion qui la troubla tout à coup. Mais au même instant, un domestique entra, apportant des lettres, et elle se hâta de détourner les yeux du tableau.

—Tenez, dit sa marraine, voilà un joli monogramme pour votre collection. Découpez-le vous pourrez l'emporter.

Et elle lui montrait sur un des billets qu'elle venait de décoller un écusson surmonté d'une couronne de comte et entouré d'une devise ; le papier venait de chez Stern : c'était une petite merveille de gravure.

—Oh ! je vous remercie, il est admirable. Voulez-vous m'expliquer les armes ?

—Volontiers, répondit la marquise.

Et lorsqu'elle eut fini :

—Que diriez-vous, petite, d'une couronne comme celle-là ?

—A moi, fit Gabrielle dont les joues s'empourprèrent. Puis elle ajouta vivement avec un éclat de rire :

—Vous savez bien, madame, que je suis républicaine.